La conquête du monde tropical par la caféiculture

Coffee's conquest of the tropics

Jean-Christian Tulet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8510>

DOI : 10.4000/etudesrurales.8510

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2007

Pagination : 49-68

Référence électronique

Jean-Christian Tulet, « La conquête du monde tropical par la caféiculture », *Études rurales* [En ligne], 180 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 11 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8510> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.8510

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETRU&ID_NUMPUBLIE=ETRU_180&ID_ARTICLE=ETRU_180_0049

La conquête du monde tropical par la caféiculture

par Jean-Christian TULET

| Editions de l'EHESS | Études rurales

2007/02 - 180

ISSN 0014-2182 | pages 49 à 68

Pour citer cet article :

— Tulet J.-C., La conquête du monde tropical par la caféiculture, Études rurales 2007/02, 180, p. 49-68.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA CONQUÊTE DU MONDE TROPICAL PAR LA CAFÉICULTURE

Jean-Christian Tulet

LA CAFÉICULTURE DEMEURE et demeurera toujours une propriété du monde tropical humide. Ailleurs, même si chacun peut tenter d'acclimater une plante, finalement très ornementale, les caractéristiques du genre *Coffea* (sensibilité au froid, mais également aux changements de la durée du jour selon les saisons) interdisent le développement, l'existence même, de véritables plantations. Les consommateurs du monde dit « tempéré » devront ainsi toujours procéder à l'importation des quantités qui leur sont nécessaires, depuis les diverses régions productrices de café. Il est vrai que le choix est très large. À partir de sa diffusion hors de son berceau d'origine éthiopien, la culture du café s'est progressivement étendue à toutes les régions tropicales. On la rencontre aujourd'hui dans plus de soixante-dix pays, ce qui est tout à fait considérable, même si les grands pays producteurs sont beaucoup moins nombreux que cela.

Pourtant, en dépit de cette extraordinaire montée en puissance, la caféiculture est une activité relativement récente, contrairement à la culture de beaucoup d'autres plantes, spéculatives ou non, qui remonte à un plus grand

nombre de siècles. C'est probablement une des raisons de sa dynamique de changement, encore et toujours exceptionnelle. De profondes transformations se produisent de nos jours, remettant en cause des hiérarchies que l'on croyait durablement établies.

Le poids de la caféiculture dans le monde

UNE DES ACTIVITÉS MAJEURES DE L'AGRICULTURE TROPICALE

En termes de produit négocié, le café constituerait une des matières premières parmi les plus importantes, avec une valeur de près de 9 milliards de dollars US en 2004-2005¹ :

Pour de nombreux pays, les exportations de café représentent une part significative des recettes fiscales et du produit intérieur brut. Pour 8 pays, la part moyenne des exportations de café dans le total des recettes d'exportation a dépassé les 10 % dans la période 2000-2005².

Pendant la période 1997-2003, la part du café dans le total des exportations s'est élevée à 61 % au Burundi, à 37 % en Éthiopie, à 35 % au Rwanda, à 21 % en Ouganda, à 18 % au Nicaragua, à 17 % au Honduras... Dans les grands pays producteurs, dont l'économie est plus diversifiée, cette part est aujourd'hui beaucoup plus réduite : elle n'est que de 7 % en Colombie et de 2 % au Vietnam et au Brésil,

1. Il est à noter que, bien qu'en forte reprise (moins de 5 milliards en 2001), cette valeur a diminué par rapport aux années 1990, où elle dépassait les 12 milliards et représentait la deuxième matière première exportée, après le pétrole (Organisation internationale du Café).

2. Voir www.leguideducafe.org.

qui sont pourtant les trois plus grands producteurs et exportateurs au monde³.

Les exemples précédents prouvent d'ailleurs qu'il n'est pas possible de limiter l'importance de cette activité aux plus grands producteurs. La fonction économique et sociale de la caféiculture est fondamentale pour nombre de pays. On peut même affirmer que la survie de certains d'entre eux serait compromise si les activités liées à la caféiculture s'avéraient définitivement mises en cause. C'est le cas de l'Afrique centrale et orientale, ou encore de l'Amérique centrale. Cela est vrai, y compris pour la Colombie, malgré la place, somme toute modérée, de cette activité dans son économie : ses régions caféières sont parmi les seules qui bénéficient encore aujourd'hui d'une relative stabilité, grâce à une relative aisance des producteurs de café par rapport aux autres producteurs agricoles et grâce à des infrastructures d'une qualité bien supérieure à celles des autres régions. Il semble probable que l'ensemble du pays basculerait dans la tourmente si ces régions connaissaient des difficultés durables provoquées par une faillite de la caféiculture [Tulet 2003]. Précisons que ce n'est pas à l'ordre du jour, même si des coups très durs ont été portés à cette activité, avec de graves conséquences pour les producteurs.

Il est difficile de connaître réellement le poids de la caféiculture du monde tropical. L'OIC (Organisation internationale du café) propose le chiffre de 25 millions d'exploitations pour 125 millions de personnes travaillant directement dans la caféiculture. Il faudrait ajouter à cela toutes les activités induites, beaucoup plus importantes encore. Ainsi, au

Honduras, 2 millions de personnes sur 6 au total vivraient directement ou indirectement de la caféiculture. Elles seraient 10 millions en Éthiopie [Wirren 2002-2003]. Ces exemples ne sont pas exceptionnels. La valeur du café par rapport à son poids lui permet de supporter, sans réel problème, des coûts de transport, même élevés, d'autant que le produit conserve durablement toutes ses qualités gustatives après les divers traitements transformant la « cerise », qui a été cueillie, en café « parche » (le parche est une fine pellicule entourant toujours le grain de café lorsqu'il a été dépulvé et démuçillé), puis en café « vert » lorsqu'il est « déparché » au moment de l'exportation. Ces traitements ne demandent que des moyens techniques accessibles aux plus modestes des producteurs. Grâce à tous ces avantages, le café a pu se diffuser dans une large part du monde tropical, y compris dans les régions les plus reculées des massifs montagneux.

UNE NOUVELLE HIÉRARCHIE DES GRANDS PAYS PRODUCTEURS

La période la plus récente a vu des changements dans le classement des grands pays. Si le Brésil conforte son rang de premier producteur, avec 30,8 % de la production mondiale (28,8 % en 1991), la Colombie connaît au contraire une régression particulièrement sensible. Entre ces deux pays, traditionnellement les mieux placés, s'est inséré un nouveau venu, le Vietnam, producteur pratiquement inexistant avant 1980, lequel a connu ainsi la croissance la plus rapide de l'histoire de la caféiculture.

3. Idem.

Évolution de la production de café des dix plus grands pays producteurs

...
51

	1991 (en tonnes)	2005-2006 (en tonnes)
Brésil	1 520 382	2 263 680
Vietnam	100 000	854 970
Colombie	970 940	706 770
Indonésie	428 305	465 270
Éthiopie	210 000	300 000
Inde	170 000	288 660
Mexique	334 330	255 000
Guatemala	196 190	230 250
Pérou	82 635	177 600
Honduras	101 890	177 120
Total	5 286 000	7 336 500

Source : FAOSTAT, OIC.

D'autres pays ont fortement progressé et continuent de le faire aujourd'hui encore, comme le Pérou, l'Éthiopie, ou encore l'Inde, dont certains disent qu'elle va être un nouveau Vietnam. La montée en puissance de ces pays pourrait être d'autant plus dangereuse pour l'Amérique latine qu'ils produisent du café arabica, la spécialité de cette région, alors que le Vietnam propose essentiellement du robusta, qui est de moindre qualité et moins cher.

Une nouvelle répartition des grands producteurs est donc en train de se dessiner, l'Asie occupant une place de plus en plus importante.

LA SORTIE DE LA CRISE LA PLUS GRAVE
DE L'HISTOIRE DE LA CAFÉICULTURE

Selon l'OIC, les années 2007-2008 devraient connaître un spectaculaire retournement de tendance, avec un déficit de l'offre de l'ordre de 5 à 6 millions de sacs de 60 kilos. Ce déficit résulterait d'une reprise de la consommation dans certains pays (États-Unis), de demandes nouvelles, en particulier en Chine et en Russie, mais surtout d'une réduction de 8,2 % de la production mondiale. La récolte 2007-2008 plafonnerait à 112 millions de sacs, contre 122 millions pour l'année précédente. Les stocks seraient en train de diminuer

fortement, alors qu'ils étaient déjà « au plus bas en début de campagne 2006-2007, à environ 19 millions de sacs, contre un peu plus de 27 millions en 2005 et 55 millions au début des années 1990 »⁴. La baisse de ces réserves provient d'un ajustement de la production à la demande, à la suite de la crise la plus grave jamais traversée par la caféiculture, et ce en raison de prix internationaux exceptionnellement bas.

Les fluctuations des cours ont toujours existé dans la caféiculture. La presse se fait traditionnellement l'écho de baisses catastrophiques, pour cause de surproduction supposée chronique. Ces annonces se produisent de façon si récurrente que le lecteur non averti peut imaginer une chute ininterrompue des prix et légitimement s'interroger sur l'intérêt que les producteurs trouvent à une telle spéculation. Les hausses de prix provoquent moins de remous, sauf autrefois lorsque la pénurie engendrée par les gelées des caféières du Paraná (Brésil) faisait grimper les prix de façon spectaculaire. Mais aujourd'hui, au Paraná, le café, remplacé par le soja, n'est plus qu'un souvenir. Les plantations se sont déplacées plus au nord, principalement dans le Minas Gerais, à l'abri des gelées (mais non des sécheresses).

Contre ces hausses spéculatives ou ces baisses, plus fréquentes et souvent dramatiques pour les producteurs, une régulation des cours avait été instaurée en 1962, avec la signature d'un « accord international sur le café » (AIC), qui est resté en vigueur jusqu'en 1989. Cet accord mettait en place un système de régulation de la production avec des quotas d'exportation et de rétention, ainsi que la

fixation d'une fourchette d'évolution des prix. Des dysfonctionnements internes au système (non-respect des quotas, émergence ou développement de la production de pays producteurs non intégrés à l'accord) ont entraîné la disparition de cet accord. En fait, ces dates de début et de fin ne doivent rien au hasard. C'est la crainte de la subversion castriste, particulièrement vive dans l'Amérique latine des années 1960, qui pousse à mettre en place un ensemble de mesures destinées à lutter contre elle, dont la régulation des prix payés aux producteurs. Tout cela n'a plus lieu d'être dans le monde de 1989. La croissance spectaculaire de la production dans certains pays, notamment au Brésil et au Vietnam, précipite une chute des cours d'autant plus grave que des réserves importantes se trouvent entre les mains des grandes sociétés internationales de négoce.

Pendant plusieurs années, les producteurs de café ont ainsi dû affronter la crise la plus terrible de leur histoire⁵. Il est à noter que les problèmes ont avant tout affecté la sphère de

4. Voir www.leblogfinance.comm2007/03/.

5. Parmi d'innombrables témoignages des effets de la crise sur la population, celui-ci, extrait d'un document de l'association Attac France, publié le 12 avril 2002 : « Le 24 mai 2001, quatorze jeunes immigrants mexicains sont morts dans le désert de l'Arizona alors qu'ils tentaient d'entrer aux États-Unis pour trouver du travail. Six d'entre eux étaient des planteurs de café en faillite de l'État de Vera Cruz... Ces morts, directement liés à l'effondrement des prix mondiaux du café, symbolisent le désespoir et l'impression de crise auxquels sont confrontés de nombreux petits planteurs et ouvriers des plantations de café dans la région et dans le monde. »

la production. Les consommateurs n'ont que très peu bénéficié de la baisse des prix, les grandes maisons de négoce ayant maintenu le niveau de leurs prix à la vente. Selon des estimations rapportées par Nestor Osorio, directeur général de l'OIC, avant 1989, sur les quelque 30 milliards de dollars dépensés par les consommateurs de café, il en revenait plus de 10 aux pays producteurs⁶. En 2001, la consommation finale atteignait 60 milliards de dollars, mais, de cette somme énorme, les pays producteurs ne recevaient plus que 5,5 milliards de dollars. Selon un économiste colombien [Pizano 2001], les prix externes du café, en dollars constants, n'avaient jamais été aussi bas depuis 1821.

En dépit de la toute nouvelle remontée des cours internationaux, la situation actuelle demeure marquée par la période récente, où la plupart des pays ont procédé à une contraction de la surface de leurs plantations. La hiérarchie des pays producteurs, déjà fortement bouleversée avant la crise, s'en est trouvée modifiée. Une nouvelle page de l'histoire du café est en train de s'écrire.

Une expansion caféière de quelques siècles

LE CAFÉ DES ORIGINES, UN CAFÉ MUSULMAN

Même s'il existe ailleurs d'autres variétés de caféiers, en particulier à Madagascar, tout le monde s'accorde pour considérer que l'histoire du café commence en Éthiopie :

Le caféier (*Coffea arabica*) pousse à l'état sauvage dans les forêts du sud-ouest de l'Éthiopie, en particulier dans la région du Kaffa, d'où le nom donné à la boisson qu'on a tirée de cette plante,

boisson consommée par les populations islamisées de cette partie du pays à partir du xiv^e siècle [Wiren 2002-2003].

Le café connaît une première expansion avec son arrivée sur l'autre rive de la mer Rouge :

Plus tard, l'habitude de consommer le café s'est propagée au Yémen, qui avait des relations commerciales et culturelles importantes avec les royaumes musulmans d'Éthiopie. La consommation du café s'est d'abord répandue autour d'Aden et de Moka, pendant la première moitié du xv^e siècle [Tuchscherer 2002-2003 : 3].

La culture du caféier se diffuse au Yémen à partir du xv^e siècle, à la suite de troubles qui agitent l'Éthiopie :

Le café yéménite était cultivé sur des terrasses surplombant la plaine côtière de la mer Rouge car les conditions naturelles y étaient favorables. La plupart des familles possédaient leurs bosquets de caféiers, qui étaient généralement peu étendus [*ibid.* : 4].

L'habitude de boire du café se propage progressivement dans tout le monde musulman, entraînant la mise en place d'une première filière de commercialisation. Celle-ci devient si rémunératrice que non seulement elle suffit à compenser les pertes subies par le commerce des épices après le xv^e siècle, mais apporte de surcroît au négoce dans la mer Rouge « une prospérité jamais atteinte auparavant » [*id.*].

6. Voir *Libération* du 7 juin 2002, p. 21.

Certains auteurs estiment que les exportations ont pu représenter en ce temps-là jusqu'à 150 000 sacs de 60 kilos [Daviron et Lerin 1990 : 10], quantité nullement négligeable si l'on tient compte des conditions de transport de l'époque. Les caféières auraient alors couvert jusqu'à 50 000 hectares au Yémen [Mauro 1991 : 20]. Concurrencée par les plantations créées dans les colonies européennes, cette économie du café survivra jusqu'au début du XIX^e siècle.

CAFÉ DES « LUMIÈRES » EN EUROPE, PRODUCTION ESCLAVAGISTE SOUS LES TROPIQUES

Toutefois, il était d'autant moins possible pour le Yémen de maintenir durablement le monopole de la production que la vogue du café dépassait peu à peu les frontières du monde de l'Islam, via l'Italie et les marchands vénitiens [Illy et Illy 1992 : 113]. Les préjugés voire les interdits qui auraient pu frapper la diffusion de ce nouveau breuvage, aux origines non chrétiennes, ont opportunément été levés par le pape Clément VIII (1535-1605), qui, après l'avoir goûté, aurait déclaré :

Cette boisson est si délicieuse que ce serait dommage que les musulmans en aient l'exclusivité. Nous rendrons fou Satan en la baptisant et en en faisant une vraie boisson chrétienne [Mauro 1991 : 30].

Les cafés se multiplient dans la plupart des grandes agglomérations européennes et deviennent progressivement des lieux à la mode. Le premier « Café » italien se serait ouvert en 1645 et le fameux « Café Florian » de Venise seulement en 1720 [*ibid.* : 31]. La boisson « café » commence donc par être en Europe

l'apanage des élites, à la différence de ce qui se passe dans le monde musulman, avant de toucher plus largement d'autres catégories de la population.

Le café, de plus en plus apprécié et recherché, devient une source potentielle de profit d'autant plus attirante que l'approvisionnement, d'abord entre les seules mains d'une filière turco-vénitienne, demeure coûteux. Après diverses tentatives sans lendemain, ce sont les Hollandais qui, au XVIII^e siècle, détruisent définitivement ce monopole en introduisant cette culture dans leurs colonies des Indes orientales, à Ceylan, puis à Java⁷. Ils deviennent ainsi les acteurs principaux de la diffusion de la caféiculture hors de sa première région de production et deviennent aussi les responsables de l'approvisionnement du marché européen, sans toutefois parvenir à conserver le monopole de la production. Les Français implantent également la caféiculture dans certaines îles de l'océan Indien, en particulier dans l'île Bourbon (actuellement La Réunion), qui a donné son nom à une des variétés traditionnelles de café, encore parmi les plus répandues en Amérique.

La responsabilité de l'introduction des premiers plants de café dans le Nouveau Monde ne semble pas clairement identifiée. Diverses tentatives se produisent à peu près à la même époque : hollandaise au Surinam, en 1718 ;

7. Ces plantations javanaises ont servi de prétexte à un roman de 1865, célèbre aux Pays-Bas, dont le nom du héros (Multatuli) sert aujourd'hui d'enseigne à une association destinée à promouvoir le commerce équitable. Cf. *Max Havelaar ou les ventes de café de la compagnie commerciale des Pays-Bas*, Arles, Actes Sud, 1991.

anglaise en Jamaïque, vers 1730 ; espagnole à Cuba (depuis Santo Domingo), en 1748. Toutefois, les premiers grands succès dans la culture du café en Amérique seraient à mettre au crédit de la France, grâce aux efforts du capitaine français de Clieu. Après moult péripéties, ce dernier introduisit quelques plants en Martinique vers 1720 et réussit à créer de véritables plantations, au point qu'en 1777 on comptait près de 19 millions de plants dans cette île, assez pour satisfaire une bonne partie de la consommation européenne de l'époque [Mauro 1991 : 23-26 ; Illy et Illy 1992 : 117-118] et pour fournir en plants les îles voisines, en particulier Saint-Domingue. Sur cette île, on passe de 22 millions de plants de café en 1750 à 100 millions en 1765 [d'Ans 1987 : 156], avec une production qui aurait atteint 500 000 sacs. À Saint-Domingue, le café devient une source d'enrichissement exceptionnelle.

Le café est introduit au Brésil, dans le Paraná, en 1723, à partir de la Guyane française [Mauro 1991]. Il reste cantonné dans cet État pendant une quarantaine d'années, tout en amorçant une descente régulière vers le sud. La décadence de l'activité minière dans le Minas Gerais provoque alors une réorientation de l'économie du Brésil, capitaux et main-d'œuvre, vers l'agriculture. La région de Rio de Janeiro, dont le milieu naturel est particulièrement favorable à la caféiculture et qui est l'exutoire habituel de la région des mines, devient le foyer privilégié de son développement. Cette culture s'étend ensuite progressivement dans la vallée du Paraíba, en direction de São Paulo.

L'ensemble des plantations de café, qu'elles soient situées dans l'océan Indien ou en Amérique, ont toutes pour point commun

de s'appuyer sur un système de production esclavagiste. On peut d'ailleurs observer que les caféicultures héritières de ce système connaissent pratiquement toutes aujourd'hui des conditions plus que précaires. Il semble que dans la plupart des cas les planteurs esclavagistes n'ont pas réussi à résoudre le problème de la disparition de la main-d'œuvre servile et qu'il n'y a pas eu de réelle reprise de cette activité par d'autres producteurs. Selon certains auteurs, les conditions de travail n'auraient pourtant pas été aussi difficiles que dans les plantations sucrières. Dans ces dernières, une bonne part du labeur nécessaire ne demande qu'une technicité assez réduite. On peut donc tuer littéralement les travailleurs à la tâche lorsque le coût de leur remplacement demeure faible. Au contraire, dans les caféières, l'ensemble des activités requiert une réelle qualification, ce qui rend les travailleurs difficilement interchangeables. En conséquence, la production de café implique des unités moins vastes que la production du sucre et des travailleurs mieux traités, avec l'existence de relations sociales de type plus paternaliste [d'Ans 1987].

Au Venezuela, l'irruption de la caféiculture dans le système esclavagiste des *señores del cacao* (d'où sont issus une bonne part des futurs *libertadores*, dont Bolivar) aurait même contribué à démanteler ce système. Les planteurs auraient accordé à leurs esclaves le droit de planter du café sur les versants pour éviter d'avoir à trop subvenir à leurs besoins. Lorsque serait venu le temps des difficultés, les économies que ces derniers auraient ainsi pu réaliser leur auraient permis d'acheter leur liberté [Carvallo et Ríos de Hernandez 1984].

CAFÉ POPULAIRE ET PRODUCTION DE MASSE

Au XIX^e siècle, la consommation du café augmente considérablement en raison de sa diffusion généralisée à l'ensemble des pays européens, ceux du nord en particulier, mais aussi parce que chacun boit davantage de cette boisson, dans les lieux publics ou à la maison. Par ailleurs, la diminution de son coût lui permet de devenir une boisson populaire, très appréciée pour sa tonicité, dans le milieu ouvrier surtout. La cafetière placée en permanence sur la cuisinière à charbon fait désormais partie du décor des maisons ouvrières, notamment dans les régions minières.

L'Amérique latine, en général, et le Brésil, en particulier, apparaissent comme les principaux bénéficiaires de ces changements, grâce à la proximité relative des nouveaux foyers de consommation, mais aussi et surtout grâce à l'importance et à la qualité des terres disponibles. La production connaît une croissance spectaculaire (voir tableau p. 51). Le Brésil devient le premier pays producteur à partir de 1830. Il occupe toujours la première place. Au début du XX^e siècle, il a même assuré, à lui tout seul, jusqu'à 80 % de la production mondiale :

Dans ce mouvement se crée la couche des *fazendeiros*, grands propriétaires fonciers qui contrôlent la marche du front pionnier tout au long de l'histoire caféière brésilienne [Daviron et Lerin 1990 : 45].

Ces *fazendeiros* sont les seuls à développer une solution de continuité avec la période précédente. Le Brésil est d'ailleurs le dernier pays à avoir procédé à l'abolition de l'esclavage. Si l'épuisement des terres a eu raison

des caféières de la région de Rio, cela n'a diminué en rien l'accroissement des surfaces en café. La caféiculture se pratique désormais sur les fameuses *terra roxa* de l'État de São Paulo, puis au Paraná, régions progressivement accessibles grâce au développement des chemins de fer à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Les *colonos*, immigrés sous contrat venus d'Europe, se substituent à la main-d'œuvre esclave. Entre 1827 et 1936, le seul État de São Paulo reçoit 3 millions d'immigrants. Cet afflux change de manière radicale la composition de la population du pays. En résolvant le problème essentiel de la main-d'œuvre, le colonat, substitut de l'esclavage, forme mixte de métayage et de salariat, a sauvé la grande plantation, qui sans cela aurait irrémédiablement disparu. Il a permis une nouvelle et puissante expansion de la culture du café. Pendant toute la période de la « République des *fazendeiros* », le café a procuré entre la moitié et les deux tiers des recettes d'exportation du pays, ce qui en a fait la plus puissante région économique de toute l'Amérique du Sud [Bennassar et Marin 2000].

L'hégémonie durable du Brésil a eu tendance à minimiser le poids des autres caféicultures latino-américaines. Il est vrai qu'elles ne se sont pas développées, dans un premier temps, de façon aussi spectaculaire. Les vieux foyers antillais connaissent des difficultés d'origines très diverses. Ils stagnent ou déclinent (guerres et détérioration écologique en Haïti ; décadence des plantations de café, surtout à partir de la domination nord-américaine, à Porto Rico ; préférence accordée au sucre à Cuba). La caféiculture antillaise ne disparaît pas totalement : la qualité de certains de ses

produits demeure prestigieuse mais elle ne compte plus guère dans la production mondiale.

Toutefois, tandis que ces vieux foyers de production stagnent, d'autres se mettent progressivement en place sur le continent. Dans une certaine mesure, cette évolution se poursuit encore jusqu'à aujourd'hui. Le café s'est développé de manière relativement précoce au Venezuela, dès la fin du XVIII^e siècle, dans la région centrale du pays, celle de Caracas. Mais c'est surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle que les caféières se multiplient dans les Andes du Venezuela et, plus particulièrement, dans le Táchira, ce qui donne aux dictateurs issus de cet État les moyens de contrôler le pouvoir politique national, presque sans interruption de 1899 à 1958 [Rangel 1980 ; Pouyllau 1988]. À l'aube du XX^e siècle, le Venezuela se classe provisoirement au rang de second producteur mondial. L'irruption du pétrole va faire apparaître diverses difficultés et provoquer la stagnation des plantations nationales [Tulet 2000]. La Colombie voisine, au contraire, construit, à partir de ce moment-là, une caféiculture qui a longtemps rivalisé avec celle du Brésil [Palacios 1983]. Des régions comme celle de Medellín, relativement peu mise en valeur jusque-là, prennent toute leur importance à la faveur de cette *bonanza* caféière [Forero Alvarez 1999]. Une nouvelle entité se met en place et se développe pratiquement jusqu'à nos jours, celle du « País Paisa⁸ », sur les versants des moyennes montagnes situées au sud de Medellín [Palacios 1983].

LA DIFFUSION DANS LE RESTE DU MONDE TROPICAL AU XX^e SIÈCLE

Les cinq pays d'Amérique centrale (Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa Rica)

ont pris une place tout à fait remarquable dans la caféiculture mondiale, à la fois par l'importance de leur production cumulée (700 000 tonnes) et par la qualité de leurs « arabicas doux », extrêmement recherchés. Ces caféicultures apparaissent surtout à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elles poursuivent leur expansion jusqu'à aujourd'hui.

Désormais pratiquement tous les États de l'isthme produisent du café, le Honduras se situant parmi les producteurs les plus récents mais non parmi les moins dynamiques. Inversement, malgré le développement précoce de ses caféières, le Costa Rica n'est plus aussi bien placé, alors que, dès le XIX^e siècle, sa production caféière était la principale de la région, celles du Guatemala et du Salvador ne faisant que débiter [Samper 1999]. En fait, les activités du Costa Rica se sont beaucoup diversifiées et ne dépendent plus autant de ses ressources caféières. D'ailleurs son antériorité lui permet de conserver un poids tout à fait significatif dans la recherche et dans l'organisation de la production caféière. La paix sociale, durable et relative, dont le pays bénéficie depuis longtemps joue, elle aussi, un rôle important. Cette paix, qui fait l'orgueil du Costa Rica, est revendiquée comme un des attributs (visible, y compris dans les blasons de chaque province et dans l'ornementation du Parlement local) et comme une des conséquences de la « démocratie caféière ». Celle-ci est bâtie sur un socle très large de caféiculteurs familiaux,

8. Les Paisas sont les descendants des colons venus de la province de Medellín (Antioquia), et qui se reconnaissent comme tels. Ils sont réputés pour être très entrepreneurs, très travailleurs et très conservateurs.

acteurs dominants dans la plupart des pays de l'Amérique hispanophone, à l'exception du Guatemala.

Les aventures coloniales ont également été l'occasion d'une nouvelle diffusion de la caféiculture, particulièrement en Afrique. Il existe de nombreuses variantes dans la mise en place de ces nouveaux foyers productifs. Le café se développe soit dans le cadre de grandes plantations tenues par des Européens (ainsi au Kenya, exemple très connu, grâce, entre autres, aux écrits de Karen Blixen [1937]), soit sous la forme d'une culture imposée par le colonisateur (ainsi au Ruanda-Urundi belge), soit encore à l'issue de « fortes incitations », rapidement « incorporées » par les producteurs africains. De fait, la possibilité de cultiver du café va constituer une revendication des populations locales lorsqu'elles sont exclues de cette culture, revendication assortie, dans certains cas, d'une volonté de récupérer les terres dont elles ont été spoliées. Il se produit le plus souvent une « appropriation » de la culture du café, qui devient un des éléments constitutifs de l'identité des groupes concernés, à l'image de ce que l'on observe en Amérique latine (les « Andinos » du Venezuela, le « País Paisa » en Colombie).

Cette tendance va d'ailleurs s'affirmer après les indépendances, les richesses et la puissance retirées de la culture et de la commercialisation du café permettant à ces groupes de jouer un rôle essentiel dans beaucoup de pays. Les exemples ne manquent pas : les Baoulé (et plus globalement les Akan) en Côte d'Ivoire, les Bamiléké au Cameroun, les Kikuyu au Kenya, les Chagga en Tanzanie... [Bart, Mbonile et Devenne 2003] Cette montée

en puissance est allée jusqu'au contrôle du pouvoir par diverses de ces communautés ou jusqu'à des tentatives de prise de pouvoir parfois sanglantes. Violence qui s'est également manifestée lorsque le groupe des caféiculteurs dominants perdait le pouvoir (ainsi des Kikuyu) [Bart, Charlery de la Masselière et Calas 1998]. Le café est de toute évidence une source très importante de pouvoir.

Celui-ci se fonde sur l'existence d'une population très nombreuse de producteurs. Si les propriétés de grande dimension ne sont pas absentes, l'exploitation paysanne domine dans la plupart des cas et tend à s'accroître à la faveur des différentes crises. Le système du café renforce ou même donne naissance à des paysanneries, qui, très vite, prennent conscience de leur originalité et de leur relative puissance. On est donc très loin des clichés véhiculés par les chansons ou l'imagerie populaire, voire la publicité, d'un système dominé par les plantations, occupant des milliers de travailleurs plus ou moins assujettis. Cette situation ne se rencontre que dans quelques pays, comme le Brésil ou le Guatemala, où, au demeurant, elle n'est plus tout à fait ce qu'elle était.

L'affirmation de la place et de la fonctionnalité de la plantation caféière paysanne trouve au contraire sa manifestation la plus éclatante avec l'avènement de la caféiculture vietnamienne. Celle-ci n'existait que de manière embryonnaire depuis la colonisation française, sans avoir jamais prospéré. Il a fallu attendre le démantèlement des fermes d'État et la libéralisation de l'agriculture pour que des centaines de milliers de paysans aillent coloniser les terres du plateau central afin de créer chacun une exploitation familiale. Ce qui a

donné lieu au mouvement de colonisation le plus puissant et le plus rapide de l'histoire de la caféiculture : pratiquement une décennie.

La cartographie de la caféiculture après la crise

Le prix du café augmente depuis novembre 2004, la demande tendant désormais à être supérieure à l'offre. D'aucuns estiment que la hausse des prix serait également liée à des mouvements spéculatifs de fonds d'investissement sur le marché des matières premières, avec le risque de l'arrêt éventuel de ces spéculations. La reprise actuelle semble toutefois être suffisamment solide pour ne pas seulement dépendre de mouvements spéculatifs. La FAO prévoit une croissance annuelle de la production de 0,5 % jusqu'en 2010.

Il n'en reste pas moins que la situation actuelle reflète au moins en partie les séquelles de la longue et difficile période de dépression des prix, les conséquences étant très différentes selon les pays. La comparaison entre les cartes de la caféiculture en 1991 et en 2005-2006 fait ainsi apparaître quantité de perdants mais aussi des pays qui ont réussi à se maintenir ou même à consolider leur position (cartes pp. 60-61).

LE RETOUR DE LA SUPRÉMATIE BRÉSILIENNE

Avant la crise, la place du Brésil comme premier exportateur de café était menacée. À la différence de nombreux autres pays producteurs de par le monde, celui-ci est un des plus gros consommateurs, après les États-Unis et l'Allemagne. Non seulement une part substantielle de la production demeure sur place, mais cette part augmente au fil du temps, presque

automatiquement du fait de la croissance de la population. La part consommée sur place était de 28 % en 1991 et de près de 34 % en 2005⁹. Cette rétention est d'autant plus forte que si la consommation interne progresse, régulièrement mais sans à-coups, ce n'est pas le cas de la production, en raison des aléas climatiques et de l'épuisement des caféières après une bonne récolte. De ce fait, depuis toujours, les quantités exportables varient énormément selon les années, ce qui détermine largement les fluctuations annuelles des prix internationaux [Grandjean et Tulet 2000].

Cette situation explique au moins partiellement l'érosion de la part du Brésil sur le marché international dans le cadre des quotas liés à l'Accord international sur le café. Pendant cette période, un pays comme la Colombie, bénéficiant d'une production considérée comme de meilleure qualité, d'une part commercialisée toujours plus régulière et importante par rapport à sa propre production et bénéficiant aussi d'un puissant organisme de commercialisation (la Fédération nationale des caféiculteurs de Colombie) [Tulet 2003], pouvait espérer rivaliser avec le Brésil : jusqu'au début des années 1990, sa part dans le négoce mondial n'a cessé d'augmenter. Mais, une fois libérés des contraintes liées aux quotas, les caféiculteurs brésiliens ont fait preuve d'un dynamisme exceptionnel, les quantités produites devenant comparables à celles des caféiculteurs vietnamiens, ce qui a grandement contribué à l'effondrement des prix du début des années 2000.

9. Toutes les données chiffrées de cette partie sont issues de la base de données FAOSTAT.

Production de café dans le monde en 1991 (en milliers de tonnes)

Production de café dans le monde en 2005-2006 (en milliers de tonnes)

Cette croissance s'appuie en grande partie sur celle des rendements à l'hectare, la surface totale des caféières diminuant malgré la forte hausse de la production (des 2,7 millions d'hectares en 1991 il ne reste plus que 2,3 millions d'hectares en 2005), mais aussi sur le transfert des caféières vers de nouvelles terres, en particulier le Minas Gerais. Les plateaux de cet État du centre du Brésil se prêtent à la mise en place de très vastes plantations de variétés à haut rendement et à forte densité à l'hectare. Les pentes modérées autorisent la mécanisation de la récolte (à l'aide de machines très proches de nos machines à vendanger), ce qui permet de résoudre le problème crucial du recrutement de la main-d'œuvre saisonnière. Le Brésil a ainsi pu exporter 1,6 million de tonnes de café vert en 2005, contre 1,2 million en 1991.

Est-ce le chant du cygne ? Dans un rapport datant de 2004¹⁰, la FAO prévoit que la production tombe à 1,3 million de tonnes en 2010. La consommation interne continuant à progresser (550 000 tonnes en 2005), cela signifierait un recul considérable de la part du Brésil dans les échanges internationaux, ramenant ce pays au niveau de la Colombie actuelle. Cela donnerait également un coup de fouet à la production des autres pays.

LES AUTRES PAYS EN PROGRESSION

On les rencontre sur tous les continents. Il semble ainsi difficile d'affirmer, comme on le fait souvent, qu'il se produit un déplacement irrépressible du centre de gravité de la caféiculture en direction de l'Asie. De toute évidence, la place de ce continent augmente avec une croissance, annoncée par la FAO, de 2,1 %

par an jusqu'en 2010. On observe toutefois qu'il n'y a pas de diffusion massive de la caféiculture à l'ensemble de la région, comparable à ce qu'ont connu l'Amérique latine ou même l'Afrique. L'augmentation de la production ne concerne en réalité qu'un très petit nombre de pays : cinq au total. De plus, toujours selon les mêmes sources, le reste de l'Asie devrait subir une diminution de la surface de ses plantations caféières¹¹. Enfin, en dehors de l'Inde, où la croissance de café arabica est forte, donc en concurrence directe avec l'Amérique latine, les pays asiatiques demeurent d'abord de très gros producteurs de café robusta, considéré comme de moindre qualité et payé à un prix moins élevé que l'arabica.

La rémunération inférieure de la production vietnamienne de robusta a été une des raisons de son exceptionnelle expansion. Il semble d'ailleurs que cette expansion soit désormais stoppée, à la différence de ce qui se passe en Indonésie, où la FAO prévoit une reprise de la croissance après une longue stagnation au cours de la dernière décennie. Quant à l'Inde, est-il possible qu'elle devienne l'un des champions de la caféiculture, sachant que toutes les grandes expansions caféicoles se sont produites sur des terres nouvelles, le plus souvent forestières, à partir de fronts de colonisation ? Les espaces disponibles de ce type semblent assez peu importants dans ce pays.

10. « Perspectives à moyen terme pour les produits agricoles ». Archives de documents de la FAO, Rome, 2004, www.fao.org/docrep/007.

11. Archives de documents de la FAO, 2004.

Même l'Afrique possède un État, l'Éthiopie, dont la croissance caféière est si forte qu'il s'est hissé à la 5^e place mondiale parmi les pays producteurs, même si son poids dans les exportations reste relativement faible du fait d'une consommation locale absorbant la moitié de la production. Sa progression n'en demeure pas moins impressionnante : les exportations n'étaient même pas comptabilisées au début des années 1990 ; elles ne le sont qu'en 1993, avec seulement 30 000 tonnes. Les quantités dépassent ensuite souvent les 100 000 tonnes, mais avec de fortes variations (par exemple 28 000 tonnes seulement en 2001), pour atteindre 180 000 tonnes en 2005. Les caféières se localisent principalement au sud et à l'est du pays et prennent la forme de plantations paysannes situées à proximité des habitations.

De grandes exploitations appartenaient à l'État : elles sont en passe d'être privatisées¹². Toutefois, la production caféière est menacée par l'expansion du khat, qui occupe la deuxième place des exportations éthiopiennes, et dont les prix payés aux producteurs sont plus élevés que ceux du café. En Éthiopie comme en Amérique latine, la lutte contre le développement des cultures illicites passe d'abord par le maintien de prix suffisamment rémunérateurs pour les autres ressources.

En Amérique latine, l'augmentation de la production ne concerne pas seulement le Brésil. D'autres pays, y compris pendant la grande période de récession, ont connu une évolution à contre-courant de la tendance générale. Il s'agit principalement du Honduras et du Pérou. Tous deux disposent, en moyenne montagne, de vastes espaces non utilisés susceptibles d'alimenter d'importants fronts

caféiers de colonisation agricole. Leur croissance est avant tout due à une extension des plantations et non à une amélioration de la productivité, comme au Brésil. Entre 1991 et 2005, la surface des caféières passe de 146 000 à 238 000 hectares au Honduras et de 163 000 à 301 000 hectares au Pérou. La progression apparaît donc tout à fait considérable dans les deux cas.

En fait, elle dissimule des évolutions et des réalités assez différentes. Au Honduras cette progression a commencé il y a fort longtemps et a permis au pays de devenir un des acteurs majeurs de la caféiculture en Amérique centrale, sa production dépassant celle de vieux pays comme le Salvador ou le Costa Rica. L'évolution du Pérou est beaucoup plus heurtée. Le démarrage est relativement ancien mais la période de la guerre civile a provoqué une interruption dans la croissance, voire une récession, lorsque les paysans ont fui vers les villes où ils étaient un peu moins menacés. Les plantations ont été laissées à l'abandon pendant des années ; les filières de collecte et de commercialisation ont disparu ou ont été mises en sommeil. Le rattrapage qui suit la fin des troubles se greffe donc sur une situation très spécifique : les filières traditionnelles ont encore et toujours du mal à se reconstituer, ce qui laisse de l'espace pour des systèmes alternatifs (commerce équitable ou café bio), qui occupent au Pérou une place de choix par rapport aux autres pays du monde [Deneu-Casanova et Tulet 2006].

12. *Les nouvelles d'Addis* n° 32.

À peu près tous les pays ont dû affronter, d'une manière ou d'une autre, les effets de la chute des prix internationaux. Mais les conséquences n'ont pas été les mêmes pour tous. Cette période de dépression, jointe à la fin des systèmes de régulation, a provoqué une aggravation des faiblesses propres à chaque pays, qui sont devenues beaucoup plus explicites. Tous les continents ont été ainsi frappés, y compris l'Asie, avec une diminution de la production aux Philippines et une stagnation de la production en Indonésie. En Amérique latine, aux Caraïbes, la place accordée au café a encore diminué : manque de terres en Haïti, concurrence d'autres activités en République dominicaine, conséquences du *périodo especial* à Cuba, où la plupart des activités productives ont été paralysées par la fin des approvisionnements en hydrocarbures provenant de l'Union soviétique, ce qui a provoqué une disette particulièrement grave affectant toute la population [Douzant-Rosenfeld, Tulet et Roux 1998]. Au cours de cette période de crise, les Cubains étaient ravis de recevoir du café de leurs amis européens en visite parce qu'ils ne pouvaient s'en procurer sur place.

Ailleurs, d'autres raisons entrent en ligne de compte. Au Salvador, les espaces disponibles servent de plus en plus aux cultures alimentaires. Au Costa Rica, de nouvelles spéculations plus rémunératrices tendent à supplanter le café (fleurs, fruits et légumes). Dans le cas de ces pays, la crise du café est amplifiée par de nouvelles orientations de la production agricole. La mise en cause ou la disparition des organismes de commercialisation ont

également contribué à aggraver les effets de la baisse des prix. Au Mexique, l'Instituto mexicano del café (IMNECAFE) assurait un rôle déterminant dans la collecte et l'écoulement de la production. Sa disparition a frappé les producteurs d'autant plus durement qu'ils ne bénéficiaient plus du minimum d'encadrement dont ils disposaient auparavant pour résoudre leurs problèmes et que les filières de commercialisation privées se sont trouvées incapables d'assurer la relève, ce qui explique la relative importance des filières alternatives dans ce pays. En Colombie, la Federación nacional de cafeteros de Colombia est toujours là, malgré les très dures attaques dont elle fait l'objet au nom du libéralisme actuellement triomphant. Mais elle a été obligée de supprimer certains des avantages qu'elle accordait aux producteurs, dont la garantie d'achat de toute la production proposée, et ce à un prix minimum. Le caféiculteur pouvait donc prévoir et compter sur son revenu. À présent, s'il peut toujours vendre la totalité de sa récolte, la transaction s'effectue en fonction du prix du marché international, avec toutes les conséquences que l'on peut imaginer.

Un autre facteur est à l'origine de la baisse de la production : les guerres, civiles le plus souvent. L'Afrique est de loin le continent le plus touché, à l'instar de la Sierra Leone, de la Côte d'Ivoire, du Congo, du Kenya, du Burundi ou du Rwanda. En outre, sur ce continent, les producteurs de robuste ont été confrontés à la concurrence asiatique. Ailleurs, la désorganisation des filières de commercialisation et les malversations ont fait le reste. Ajoutons que, lorsque le café constituait le support des groupes en opposition avec le chef

de gouvernement, comme au Cameroun ou au Kenya, celui-ci ne faisait peut-être pas toujours ce qu'il fallait pour remédier à la situation de ces caféiculteurs. L'Éthiopie mise à part, l'Afrique est un continent sinistré en matière de caféiculture. Une reprise paraît possible : si la FAO a calculé une régression de la production de près de 1,7 % par an de 1988 à 2000, elle prévoit une croissance de 1,5 % jusqu'en 2010.

Conclusion

Au terme de quelques siècles d'expansion graduelle, il semble que la diffusion de la caféiculture à tous les espaces où elle est possible soit achevée. Au total, la caféiculture représente plus de 10 millions d'hectares de plantations et constitue l'une des activités majeures du monde tropical. La demande continue à s'accroître, en particulier du fait que de nouveaux pays entrent dans la sphère des consommateurs et du fait que, dans des pays où la demande semblait diminuer inexorablement (tels les États-Unis), on observe un retournement de situation. La caféiculture devrait donc continuer à jouer un rôle essentiel.

L'augmentation du nombre de pays consommateurs puis l'augmentation de la consommation par habitant à partir du

XIX^e siècle déterminent les grandes phases de la caféiculture. Il faut toutefois souligner que si cela est vrai à un niveau macroscopique, les étapes de la diffusion n'ont pas toujours été directement déterminées par le marché. C'est le cas de la période coloniale, où l'introduction de la caféiculture dans les diverses possessions européennes correspond à des politiques de développement économique instrumentalisées par la métropole et non à une réponse aux injonctions du marché mondial.

La situation est assez semblable dans le monde hispano-américain. Presque toujours, les fronts pionniers à l'origine des différentes expansions caféières répondent à des incitations d'ordre interne, sans lien direct avec l'état du marché. C'est également ce qui s'est passé au Vietnam. L'expansion caféière y est davantage due à la nouvelle politique économique (le Do Moi) qu'à une supposée activité de la Banque mondiale, inexistante dans ce pays au moment où se produit le boom du café. Bien entendu, des régulations interviennent ensuite, de manière sélective en fonction des situations nationales. Elles sont d'autant plus dévastatrices que le commerce international du café est régi par un oligopsonne, dont l'action tend à aggraver les tendances à la baisse des prix au niveau de la production.

Bibliographie

Ans, A.-M. d' — 1987, *Haïti. Paysages et sociétés*. Paris, Karthala.

Bart, F., B. Charlery de la Masselière et B. Calas — 1998, *Caféicultures d'Afrique orientale*.

- Territoire, enjeux et politiques*. Paris-Nairobi, Karthala-IFRA.
- Bart, F., M.J. Mbonile et F. Devenne** — 2003, *Kilimandjaro : montagne, mémoire, modernité*. Pessac, Presses universitaires de Bordeaux (« Espaces tropicaux 17 »).
- Bennassar, B. et R. Marin** — 2000, *Histoire du Brésil*. Paris, Fayard.
- Blixen, K.** — 1978, *La ferme africaine*. Paris, Gallimard (« Folio »).
- Carvalho, G. et J. Ríos de Hernandez** — 1984, « Notas para el estudio del binomio plantación-conuco en la hacienda agrícola venezolana », in *Temas de la Venezuela agroexportadora*. Caracas, Fondo editorial tropykos : 9-50.
- Daviron, B. et F. Lerin** — 1990, *Le café*. Paris, Economica (« Cyclope »).
- Deneu-Casanova, C. et J.-C. Tulet** — 2006, « L'importance des réseaux alternatifs dans les filières de commercialisation du café péruvien », *Informations et Commentaires* 136 : 50-55.
- Douzant-Rosenfeld, D., J.-C. Tulet et M. Roux** — 1998, *La caféiculture cubaine dans le período especial* (GÉODOC 48, série « MOCA » n° 7).
- Forero Alvarez, J.** — 1999, *Economía y sociedad rural en los Andes colombianos*. Bogotá, Instituto de estudios rurales, Pontifica Universidad Javeriana.
- Grandjean, P. et J.-C. Tulet** — 2000, « Le café, culture exemplaire du Brésil », *Ateliers Caravelle* 75 : 93-108.
- Illy, F. et R. Illy** — 1992, *Du café à l'express*, Paris, Éditions Abbeville.
- Mauro, F.** — 1991, *Histoire du café*. Paris, Éditions Desjonquières.
- Palacios, M.** — 1983, *El café en Colombia, 1850-1970. Una historia económica, social y política*. México, El Ancora ed.
- Pizano, D.** — 2001, *El café en la encrucijada*. Bogotá, Alfaomega (« Libros de Cambio »).
- Pouyllau, M.** — 1988, « Base territoriale et socioculturelle d'un pouvoir national et régional : le cas du Táchira (1870-1982) », in *Venezuela : centralisme, régionalisme et pouvoir local*. Paris, EST-IHEAL.
- Rangel, D.A.** — 1980, *Los Andinos en el poder, balance de la historia contemporánea, 1899-1945*. Valencia, Vadell Hermanos.
- Samper, M.** — 1999, « Trayectorias y viabilidad de las caficulturas centroamericanas », in *Desafíos de la caficultura en Centroamerica*. San José (Costa Rica), CIRAD-IICA : 1-68.
- Tuchscherer, M.** — 2002-2003, « Le commerce du café dans les pays de la mer Rouge, du XVe au XIXe siècle », *Les nouvelles d'Addis* n° 32, www.lesnouvelles.org.
- Tulet, J.-C.** — 2000, « La jeunesse de la caféiculture latino-américaine », *Cahiers d'outre-mer* 209-210 : 31-54. — 2001, « Conquête du pouvoir et affaïssement économique des Andes du Venezuela au XXe siècle », in *Les montagnes tropicales : identités, mutations, développement*. Pessac, DYMSET-CRET : 409-421. — 2003, « La crise d'un modèle : la Federación nacional de cafeteros de Colombia », in C. Montagnon ed., *Cafés : terroirs et qualités*. Paris, CIRAD : 89-104.
- Wiren, R.** — 2002-2003, « Le café, un don de l'Éthiopie au monde », *Les nouvelles d'Addis* n° 32, www.lesnouvelles.org.

Résumé

Jean-Christian Tulet, *La conquête du monde tropical par la caféiculture*

L'expansion de la caféiculture est somme toute relativement récente. Elle a débuté à la fin du Moyen Âge, depuis son foyer africain d'origine. Cette diffusion a suivi des systèmes de production très différents, avant la montée en puissance de la caféiculture paysanne à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Tout au long de son histoire, la caféiculture est devenue une des activités majeures du monde rural tropical, suscitant la mise en place de sociétés spécialisées, souvent très dynamiques. Cette expansion a souvent été l'objet d'incitations au niveau national, sans que l'on puisse toujours observer une relation directe avec une hausse des prix sur le marché international. Bien entendu, les périodes de chute des cours, fréquentes et parfois particulièrement graves, entraînent des reclassements importants dans la hiérarchie des pays producteurs.

Mots clés

cartographie de la caféiculture, fronts pionniers, monde tropical, plantations et paysanneries

Abstract

Jean-Christian Tulet, *Coffee's conquest of the tropics*

The growing of coffee started spreading from its African cradle in the Middle Ages. This relatively recent diffusion occurred through quite different systems of production prior to peasant cultivation during the second half of the 19th century. Coffee-growing, now a major activity in rural tropical areas, has led to the emergence of thriving societies specialized in coffee. Initiatives at the national level have often stimulated this expansion, even though a direct correlation cannot always be made with higher world-market prices. The ranking of coffee-producing countries changes, of course, during the frequent and sometimes quite serious periods of shrinking prices.

Keywords

the map of coffee, pioneer areas, tropics, plantations and peasantry